

En attendant...

par le collectif

Au commencement

Au commencement, il y eut la grève des professeur(e)s de l'UQAM de 2009. Une grève folâtre et grisante qui interrompait 32 ans de paix syndicale. Une « victoire des travailleurs et des travailleuses ». Une victoire qui ne put empêcher l'éclosion d'une foule de questions allant dans tous les sens.

La grève est-elle encore un moyen de lutte efficace ? Contre qui une grève de professeurs est-elle dirigée ? Si, dans une société capitaliste, la connaissance est une marchandise, qui « souffre » du blocage de sa production ? Dans une société où la richesse se crée de plus en plus dans le travail immatériel et où la classe ouvrière est en déclin, la grève a-t-elle un avenir ? Les grévistes doivent-ils « perdre quelque chose » pour que leur grève en soit « une vraie » ? Y avait-il une union, dans cette grève, de tous les employés de l'université : profs, chargés de cours et employés ? Les professeurs étaient contre les chargés de cours qui continuaient à enseigner : pourquoi pendant les grèves des chargés de cours les professeurs n'étaient-ils pas entrés en grève pour les appuyer ? Les syndicats doivent-ils rester corporatistes et laisser la politique aux partis ? Est-ce qu'aujourd'hui une grève est forcément politique ? Si la grève n'est plus un type de lutte efficace, quels autres mécanismes de résistance (ou d'attaque) peut-on envisager ? La « grève » de la consommation n'est-elle pas plus efficace ? Les luttes corporatistes ne sont-elles pas seulement des mécanismes de division, pour permettre aux hommes au pouvoir de l'emporter encore plus facilement ? Une grève générale comme moyen de bouleversement social

est-elle encore envisageable ? Que dire de la grève de la faim, est-ce une grève ?

Trouver des réponses cohérentes dans ce fouillis était au-dessus de nos forces. Désespérés, nous allâmes chercher du secours auprès des classiques de la grande épopée des grèves.

Au secours (chez les classiques)

Nous cherchâmes avant tout chez celui qui mettait le syndicat au centre de la révolution et qui inspira autant la gauche que les fascistes, Georges Sorel¹ :

Les ouvriers qui cessent de travailler, ne viennent pas présenter aux patrons des projets de meilleure organisation du travail et ne leur offrent pas leur concours pour mieux diriger leurs affaires ; en un mot, l'utopie n'a aucune place dans les conflits économiques. [...] Avec la grève générale, toutes ces belles choses disparaissent ; la révolution apparaît comme une pure et simple révolte et nulle place n'est réservée aux sociologues, aux gens du monde amis des réformes sociales, aux Intellectuels qui ont embrassé la *profession de penser pour le prolétariat*. L'idée de grève générale est à ce point motrice qu'elle entraîne dans le sillage révolutionnaire tout ce qu'elle touche. La grève apporte une clarté nouvelle ; elle sépare, mieux que les circonstances journalières de la vie, les intérêts et les manières de penser des deux groupes de salariés ; il devient alors clair que le groupe administratif aurait une tendance naturelle à constituer une petite aristocratie.

Position on ne peut plus claire. L'économie est au centre : comment ne pas être d'accord, à notre époque où l'économie a envahi même les sphères les plus intimes, où tout est mon-

¹ Les extraits sont tirées de « Réflexion sur la violence » un livre publié en 1908 et maintenant disponible à l'adresse http://classiques.uqac.ca/classiques/sorel_georges/reflexions_violence/Sorel_Reflexions_violence.pdf.

En attendant...

nayable, où tout est spectacle... payant. « *Le groupe administratif [...] petite aristocratie* » ? C'est ce que les enseignants disaient des cadres administratifs de l'UQAM. Les enseignants sont-ils les ouvriers de la connaissance ?

Les questions s'accumulent et les réponses s'effilochent.

Sorel encore :

On peut encore dire que le grand danger qui menace le syndicalisme serait toute tentative d'imiter la démocratie ; il vaut mieux pour lui savoir se contenter, pendant un temps, d'organisations faibles et chaotiques que de tomber sous la domination de syndicats qui copieraient des formes politiques de la bourgeoisie. Les syndicalistes révolutionnaires ne s'y sont jamais trompés, parce que ceux qui cherchent à les diriger dans la voie similibourgeoise sont des adversaires de la grève générale syndicaliste et se sont ainsi dénoncés eux-mêmes comme des ennemis. [...] Les grèves ont engendré dans le prolétariat les sentiments les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu'il possède ; la grève générale les groupe tous dans un tableau d'ensemble et, par leur rapprochement, donne à chacun d'eux son maximum d'intensité ; faisant appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d'une vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience.

Aujourd'hui, on a l'impression d'être à mille lieues de Sorel. Pourquoi ? Est-ce parce que le mot « révolution » est ringard même pour bien des gauchistes ? Et pourtant. Et pourtant la démocratie n'a pas toujours bonne presse. Michel Casevitz, appelé au secours, ne craint pas de nous dire « *je ne suis pas démocrate* », parce que le « *mot [démocratie] est comme une excuse à tous les manquements de l'équipe* ». Comment parler de démocratie sans penser à la Grèce antique, et comment y faire référence dans un thème sur la grève sans penser à Lysistrata et la grève du sexe ? Une grève bien plus proche des grèves et des manifestations du XXI^e siècle que bien des grèves mythiques du siècle dernier. Une grève hautement politique où l'Athénienne Lysistrata, *dirigeante syndicale*, convainc les représentantes des autres cités grecques de

prendre les hommes par leur zizi pour qu'ils renoncent à la guerre.

Après le détour par la Grèce, les mots « démocratie », « grève », « révolution » nous ont fait faire une étape en Russie et la Russie politique, pour une génération comme la nôtre, ne peut que nous entraîner sur les pas de Vladimir Illich Lénine. Des dizaines de livres qu'il écrivit autour de ces trois mots, pour son côté positif et rafraîchissant, nous avons choisi un court extrait tiré d'un article de 1899 : *« Chaque grève rappelle aux capitalistes que ce ne sont pas eux les vrais maîtres mais les ouvriers, qui proclament de plus en plus hautement leurs droits. Chaque grève rappelle aux ouvriers que leur situation n'est pas désespérée, qu'ils ne sont pas seuls. »*

Retour à Sorel : *« La grève est un phénomène de guerre ; c'est donc commettre un gros mensonge que dire que la violence est un accident appelé à disparaître des grèves. »* Ce qui est certain, c'est que l'on ne pourra pas dire de la fin du XX^e siècle ce que Sorel disait de la fin du XIX^e siècle : *« Ce qui demeurera du mouvement socialiste actuel, ce sera l'épopée des grèves »*. Mais il faut admettre que ce syndicaliste d'attaque avait très bien prévu les dangers qui guettaient la révolution russe (qui n'allait débiter que neuf ans plus tard) :

La grève générale politique concentre toute cette conception dans un tableau d'une intelligence facile ; elle nous montre comment l'État ne perdrait rien de sa force, comment la transmission se ferait de privilégiés à privilégiés, comment le peuple des producteurs arriverait à changer de maîtres. Ces maîtres seraient très probablement moins habiles que ceux d'aujourd'hui ; ils feraient de plus beaux discours que les capitalistes ; mais tout porte à croire qu'ils seraient beaucoup plus durs et plus insolents que leurs prédécesseurs.

Pourquoi ces passages de Sorel qui, dans les années 1970, auraient pu être signés par bien des gauchistes et gauchisants paraissent insensés en 2010 ? Insensés, même en étirant l'acception du terme « socialiste » de la gauche traditionnelle

En attendant...

aux mouvements qui préconisent des formes de lutte plus ou moins violentes. Insensés, même en mettant dans la catégorie « ouvrier » salariés, pigistes et intellectuels. Qu'est-ce qui a changé si radicalement dans les 40 dernières années ? Certainement pas grand chose si on considère l'exploitation économique et politique exercée par des minorités. Bien des choses, si on considère l'organisation du travail et la gestion du pouvoir politique dans les pays occidentaux.

Après trente années de cabotage sans accidents majeurs, la revue risquait-elle d'échouer sur la grève ? Le risque était là mais, comme chacun sait, la fortune sourit aux audacieux et voilà qu'un ami, bien plus audacieux que nous, propose de piloter un dossier sur « la grande transformation ».

Certes. Vas-y. Amène-nous de l'air frais. Des rafales. En attendant, nous naviguerons dans des détroits connus. En attendant...

En attendant

Que faire en attendant ? « En attendant... », « Que faire », « Lénine », impossible qu'à ce point-là le Vladimir de Becket ne vous tombe pas sur la tête.

VLADIMIR : Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

ESTRAGON : On attend.

VLADIMIR : Oui, mais en attendant ?

PREMIER SAGE : On pense².

DEUXIÈME SAGE : On résiste.

TROISIÈME SAGE : On se prépare.

² Les sages et le fous sont à nous.

PREMIER FOU : (*Vole le bugle alto au trompettiste des grenadiers, s'approche du premier sage, baisse ses pantalons, lui tourne le dos*)
Taratata

PREMIER SAGE : (*ne réagit pas, on n'entend que le ronronnement profond de ses pensées superficielles*)

DEUXIÈME FOU : (*s'approche du deuxième sage, lui tord le nez*)

DEUXIÈME SAGE : Ouille ! Ouille !

TROISIÈME FOU : (danse)

Vladimir et Estragon ont des avantages sur nous, pas assez fous pour agir, pas assez sages pour penser : ils n'ont pas de date d'échéance et ils savent qui ils attendent. Mais savoir ce qu'on attend n'est pas toujours miraculeux, comme le sait Spoon Jackson, un Noir qui « *purge une peine à vie pour meurtre. Il a donné un coup de couteau dans une rixe, la victime, qui ne survit pas, est un homme blanc, blanc comme le jury qui hésite à condamner le jeune noir à la peine capitale ou la prison à vie. Un juge tranche pour la prison à vie. Sans possibilité de sursis* » et dont nous parle Véronique Dasso dans la présentation d'un livre dont Spoon Jackson est co-auteur. Spoon Jackson va jouer Pozzo dans une mise en scène d'*En attendant Godot* dans la prison de San Quentin. La fréquentation de Vladimir et d'Estragon fera dire à Pozzo-Spoon : « *Je n'étais plus en prison* ». L'attente de Godot comme une libération de l'attente de la mort dans un espace où l'espace vital est réduit à presque rien. Et dans le presque rien, les livres qui « *dans le monde dit libre [...] parfois enferment, séparent, abrutissent, font oublier l'essentiel, aggravent le mépris de classe ou la ségrégation, en prison ils sauvent. Pour Spoon Jackson qui a appris les mots de ses maîtres pour pouvoir résister, survivre, écrire et se fabriquer a life out of nothingness, une vie à partir du néant, il n'y a aucun doute là-dessus.* »

Berlin est loin d'être une prison même pour Jennifer Allen, une jeune Canadienne qui a des difficultés à s'intégrer à la société allemande malgré une mère née à Königsberg, la ville

de Kant. Elle aussi attend G(iorgio), un intellectuel italien né le même jour que Kant. Et pensez qu'il y en a pour ne pas croire aux bienfaits du hasard ! Avec une légèreté jamais frivole et une touche digne de Manet, Jennifer Allen esquisse un portrait du monde petit des intellectuels :

Cinq ans plus tard, ou peut-être même sept, Giorgio débarqua à Berlin. [...] Je lui dis que j'étais devenue critique d'art contemporain. J'aurais aimé ajouter, « en attendant », mais il me coupa la parole.

– L'art contemporain est mort. [...]

Il me promet de m'appeler et je l'attendis encore une semaine. Mais depuis, je n'attends plus, sauf, parfois, le tram qui passe devant chez moi.

Ivan Maffezzini aussi nous parle d'un Giorgio à travers un livre où « *On a continuellement l'impression d'apprendre quelque chose d'étonnant, mais qui n'étonne pas par son excentricité ou son originalité.* » Même quand Giorgio (Agamben de son nom de famille) écrit que « *Le paradigme biopolitique de l'Occident est aujourd'hui le camp et non la cité.* » Penser la démocratie « *à partir des camps de concentration nazis plutôt que de la cité grecque est un virage à 180 degrés. Comment arrive-t-il à nous « asséner » une telle vérité ? En allant au-delà de Foucault à l'aide d'Arendt et au-delà d'Arendt à l'aide de Foucault.* » En semant le biopolitique dans le jardin d'Arendt et le totalitarisme dans celui de Foucault, ce qui engendre « la vie nue », ce concept qui devrait aider à mieux comprendre le politique pour opérer, éventuellement, une grande transformation. Dans le même article est présentée une critique d'un livre sur les animaux de Peter Keating et Janick Auberger. Livre qui a en commun avec celui d'Agamben « *une façon plus ou moins explicite de tremper dans cet antique marécage sacré où poussent la vie animale des Hommes et la vie humaine des Animaux.* » Critique qui se termine avec une queue « *même si la sagesse populaire nous enseigne qu'Il n'est pas toujours saison de tondre*

brebis et mouton, je ne crains pas de dire qu'il est toujours saison de s'esbaudir avec cette Histoire humaine des animaux. »

Ce Giorgio est partout, même dans le livre *Démocratie en quel état ?* dont Janick Auberger nous fait un bref compte rendu. « Un petit bijou de questionnements sur ce qui était au départ un simple principe, inachevé, sur les différents modes de partage des pouvoirs, sans avoir jamais statué de façon précise sur le régime ou le gouvernement à imposer, le contrat social ou la représentativité. » Lui aussi. Est-ce que ce qui compte ce sont les questions, comme disent très souvent ceux qui n'ont pas la force de trouver des réponses ? Qui sait. En attendant... En attendant dans le même article est présentée la vision de la démocratie du philologue helléniste Luciano Canfora « [un] penseur dangereux qui mériterait bien peut-être, de l'avis de certains, une petite tisane de ciguë ».

Sur le cabotier d'une Colette St-Hilaire besogneuse d'air, on abandonne, cette fois définitivement, la Grèce et sa ciguë pour les grèves de la postmodernité. Un livre d'Isabelle Stengers est l'occasion de poursuivre avec des questions : « Comment penser des puissances de vie, de production et de coopération pouvant déjouer les logiques de la croissance et nous permettre d'échapper à la barbarie qui vient ? » Mais Isabelle Stengers a aussi des réponses : « Résister à partir de ce qui est commun, concrètement commun. » Ce qui est commun ? Voilà donc l'exemple québécois des « Amis de la Batiscan » qui s'unissent pour sauver une rivière des serres des producteurs de courant.

Après bien des détours, retour à la case départ sous un ciel tellement nuageux que l'on craint que l'étoile polaire ne montre jamais plus son museau !

C'est là que nous avons décidé d'arrêter de caboter, de pénétrer en terre ferme québécoise et de crier une deuxième fois au secours.

Au secours (au Québec)

Nous avons choisi trois personnes qui, de manière assez différente, mettent ou ont mis la grève et les syndicats au centre de leur activité : le syndicaliste Robert Lachance, le politologue Jean-Marc Piotte et le sociologue Sid Ahmed Soussi.

Pour Robert Lachance, au Québec, dans les années 1970, « [Le] mouvement syndical était extrêmement présent sur la scène politique, publique, médiatique. [...] Toute l'actualité économique, sociale et politique était commentée par les centrales syndicales et les médias relayaient cette information. Lors du conseil confédéral, par exemple, qui se tenait aux trois mois et durait deux ou trois jours.... il y avait toujours un journaliste. »

Et après ces belles années ? « Les syndicats sont tombés à genoux ».

Comment ne pas poser à un syndicaliste la question « La grève est-elle devenue inutile ? » ? Et la réponse, teintée d'optimisme, fut : « C'est sûr que la grève dans beaucoup de cas est moins efficace qu'avant. Mais je pense qu'on a des croûtes à manger comme syndicats. Quand tes revendications sont justes, la population t'appuie, même si elle est touchée. »

Le même optimisme est partagé par Jean-Marc Piotte : « Laissons donc les prévisions aux prophètes-économistes et continuons de résister. L'avenir ne nous appartient peut-être pas, mais nous ne sommes pas condamnés à répéter le passé et à subir le présent sans riposter ». Optimisme que les trente dernières années (celles qu'il appelle les *années obscures*) n'ont pas asséché, même si :

Les gouvernements, qu'ils soient péquistes ou libéraux, votent [...] des lois qui limitent fortement la grève dans le secteur public [...] Même lorsque les syndicats respectent ces diverses contraintes légales, ils se voient souvent imposer des lois spéciales [...] Les peines infligées en cas de désobéissance [...] sont si sévères qu'elles contreviennent au principe fondamental de justice pratiquée depuis le XIX^e siècle qui veut que la peine soit proportionnelle à la gravité de l'infraction commise.

Dans l'article de Sid Ahmed Soussi, ce ne sont pas les questions qui manquent de « *Qu'est le conflit devenu ?* » qui ouvre l'article à « [la conflictualité] glisserait-elle d'un espace structuré par un rapport au politique des acteurs de l'action collective en interaction quasi exclusive avec l'État vers un espace où le rapport au politique serait désormais modelé par des logiques d'acteurs en interaction quasi exclusive avec la société civile ? » qui lui permet de terminer l'article avec une réponse on ne peut plus sage : « *La question demeure entière* ». Entre ces deux questions l'auteur nous montre et nous explique les implications du fait que « *la conflictualité a changé autant dans son apparence que dans sa réalité* » et cela sans dogmatisme et sans oublier la complexité des phénomènes qui traversent la société québécoise.

Coda (avec retour au Québec)

Au début de nos débats nous demandâmes à Iketnuk, un essayiste inuit qui, depuis des années, collabore à *Conjonctures*, s'il était intéressé à écrire un texte sur la grève. Le jour suivant nous reçûmes ce courriel avec en annexe un article sur la grève de l'écriture :

Vous avez souvent les yeux plus gros que le ventre. Mais cette fois vous vous êtes dépassés. Votre hypocrisie gauchisante à saveur postmoderne ne réussit pas à cacher le fond de votre pensée (sic !) bâti sur les lieux communs marxistes de votre jeunesse : les grèves restent les formes de lutte les plus importantes et efficaces. Luttés ? Je vous rappelle que lutte implique au moins un adversaire et un combat ou le lutteur court des risques. Mais vous ne pouvez pas parler de luttés : votre fond marxiste devrait vous dire qu'on ne parle pas de ce qu'on ne connaît pas. Vous n'avez pas d'adversaires et vous ne risquez rien. Je

vous entends rétorquer, « et la solidarité, on peut lutter par solidarité ? » La solidarité, comme l'amour, n'a pas de solidité : une nouvelle solidarité plus proche des nouveaux plaisirs jette la précédente dans la poubelle des sentiments.

Avant d'écrire ou d'embaucher des scabs pour le faire, choisissez votre adversaire (celui qui vous fait du mal). Ne vous gargarisez pas le cerveau : ne pensez ni à l'État (votre pourvoyeur), ni au capitalisme (votre protecteur). Cherchez dans votre quotidien et vous ne trouverez... rien. Un rien si pur que vous ne pourriez même pas faire la plus stupide des grèves, celle de la faim.

Si vous voulez égratigner le capitalisme, arrêtez d'enseigner, d'écrire, de discuter : faite la grève de la culture. Animalisez-vous. Laissez les barbares venir, laissez-les apporter du nouveau, du possible. Suicidez-vous.

PS. En attendant la grève de la culture lisez *La fille de Christophe Colomb*, la plus grande épopée du XX^e siècle, générée par un quidam de votre patelin. Voici deux extraits, l'un sur le communisme et l'autre sur les syndicats.

Premier extrait où la pauvreté est pauvre malgré les tentatives des églises de gauche et de droite :

Ses ovaires n'ont subi aucune morsure.
Ils les prennent et les soudent à une bête de cinéma.
Qui donne aux riches prête à Dieu. C'est sûr.
Ils mettent sa peau à une jugesse ayant l'eczéma

Les riches ne sont pas pour planter les choux tout de même.
Partageons : vous les plantez nous on les mange.
Pas étonnant que les pauvres soient calleux et blêmes

Quelques vers en communiste font plaisir aux anges
Du communisme.

Deuxième extrait où le syndicat n'est que
la courroie de transmission du capitalisme
et de son spectacle.

D'ailleurs, le Syndicat des tordeurs de rire
A voté une loi obligeant, veux veux pas,
Les spectateurs à manifester du plaisir
Même si c'est ennuyant. Fais ce que dit la S.T.R. Au pas !

Merci pour le conseil. Mais, avant de nous suicider, on a décidé de prendre une cuite et de faire un numéro. À la prochaine !